



## Le paysage d'Eric Dardel entre géographie et philosophie

**Dino Gavinelli<sup>a</sup>**

<sup>a</sup> Dipartimento di Scienze della Mediazione Linguistica e di Studi Interculturali, University of Milan, Milan, Italy

C'était en 1952 qu'Eric Dardel (1899-1967), agrégé d'histoire et de géographie, avec une longue carrière de professeur de lycée en France, publiait un petit livre de 133 pages, dans la collection « Nouvelle Encyclopédie Philosophique », intitulé « L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique ». Cette œuvre n'a pas eu de succès à l'époque et n'a pas été considérée dans un milieu académique qui se prétendait objectif et appliquait un fort positivisme en géographie. Les géographes de l'époque se tournaient plutôt vers l'analyse spatiale, le structuralisme, le fonctionnalisme et la moderne géographie quantitative (Racine, 1974 ; Pinchemel et al., 1984). « L'Homme et la Terre », avec ses aspects géographiques « contaminés » par des expressions littéraires et poétiques, par ses humanismes, ses regards phénoménologiques et plus en général philosophiques, ne pouvait donc pas trouver un bon accueil à l'intérieur du milieu positiviste des années 1950. Par contre, Dardel élabore une sorte de sociologie de la géographie qui, selon plusieurs géographes, en appelle non seulement à une perspective globale en géographie, mais aussi à une géographicit  de l'homme comme mode d'être de son existence et de son destin (Copeta, 1986 ; Pinchemel et al., 2011). Ce ne

sera donc qu'une génération d'après que l'importance de son écriture sera découverte par les nouvelles courants des géographies culturelles, phénoménologiques et ensuite humaines. Aujourd'hui il est bien clair, chez la plupart des géographes, que Dardel offre au lecteur une vision subjective et profondément littéraire de la réalité géographique. Il est écrivain et géographe en même temps, il met sa belle écriture au service d'une discipline scientifique qui habituellement ne focalise que sur l'épistémologie, la vérité démontrée et l'objectivité, non pas sur la sensibilité, l'esthétique et les émotions (Smith, Davidson, Cameron and Bondi, 2009). L'espace terrestre existe à travers l'interaction Terre-groupes humains : la Terre existe pour eux, grâce à eux notre planète possède des dimensions humaines.

« L'Homme et la Terre » est constitué de deux chapitres et d'une conclusion (Dardel, 1952). Dans le premier chapitre, intitulé « L'espace géographique, le lecteur trouve six dimensions spatiales de la géographie (espace matériel, tellurique, aquatique, aérien, construit), une réflexion sur le paysage, sorte de synthèse de six dimensions, et sur l'existence e la réalité géographique. Dans le second chapitre, intitulé « Histoire de la géographie » le lecteur n'est pas confronté à une histoire diachronique de la géographie, mais à une relecture des cinq relations-types à notre environnement qui ont conditionné, depuis notre venue sur la Terre, les rapports que nous entretenons avec la planète: géographies mythique, h ro ique, de plein vent, scientifique. Ces cinq géographies mettent en relief les liens profonds et changeants unissant

l'humanité à la Terre (Mayer Malanski, 2015). Autrement dit, en illustrant l'ampleur et la mouvance de l'objet de la géographie, et donc, à sa suite, la complexité de son rôle, Dardel cherche à approfondir la relation fondatrice de l'homme à son milieu de vie. Sa territorialité dirions-nous aujourd'hui, pour mieux comprendre sa place, illustrant l'importance du sens qui se dégage du lieu que nous habitons, attendu que celui-ci nous habite en retour (Bédard, 2011).

Le chapitre présenté ici, intitulé « Le Paysage », est l'un des plus importants de « L'Homme et la Terre ». Le paysage, d'après Dardel doit être connu et compris à cause de sa complexité, de la diversité de ses éléments, de ses multiples significations qu'il exprime par rapport aux synergies naturelles et anthropiques qui le caractérise. Dardel nous fait également comprendre que sa valeur est, avant tout, celle d'être un « scénario » pour notre existence. Mais précisément en raison de la présence et de l'influence de l'élément subjectif qui détermine les structures et les transformations les plus profondes du paysage, il est nécessaire de pousser plus loin l'enquête. Le paysage semble donc être constitué, dans la phénoménologie de Dardel, non seulement par l'existence d'objets dans l'espace, mais également par la présence des sujets humains, par les réseaux de relations dynamiques qui caractérisent ses éléments de composition. En fin de compte, la dimension holistique et transversale du paysage découle de l'essence relationnelle entre ces deux composantes différentes et de leurs influences mutuelles.

À l'appui de la complexité du concept de paysage, de la dualité entre éléments objectifs et significations subjectives, ainsi que de la présence visible de changements historiques et territoriaux, des changements anthropologiques, sociaux, culturels, artistiques, politiques et économiques se produisent également. Si seulement quelques traces sont donc concrètement visibles et que d'autres sont constamment transformées ou effacées, le paysage contient donc l'histoire complète d'une société, indispensable à la compréhension du caractère d'un territoire. En conséquence, chaque culture ou société interagit avec le paysage, non seulement pour le produire et le transformer concrètement à différents

moments, mais aussi pour inscrire implicitement, de temps en temps, ses différentes formes, valeurs et significations. Il contient donc le sens de la transformation du monde par l'homme et de l'évolution de sa manière d'habiter la Terre, car toujours, inconsciemment ou non, l'homme (ou la femme) de Dardel a en réalité cherché à se confirmer dans le paysage, presque comme si chaque réalisation avait, au-delà d'un but pratique et vital, une fonction de témoignage de son existence.

Le paysage, par conséquent, devient un atout culturel précieux. Retracer son histoire et explorer les voies du changement nous permet de prendre davantage conscience du présent et de planifier l'avenir. Cela semble être un message encore valable aujourd'hui pour de nombreux géographes qui s'engagent quotidiennement dans des parcours de formation et de recherche où le paysage joue un rôle central. En effet le développement des capacités cognitives et l'analyse des valeurs culturelles, historiques, sociales, économiques e territoriales dont le paysage est dépositaire, stimulent dans de nombreux sujets les attitudes de respect, de participation et de responsabilité à l'égard d'un bien commun si précieux. En même temps une recherche et une didactique des paysages, dans leurs différentes formes, favorise l'acquisition d'un sentiment d'identité et appartenance à des lieux, ce qui est une condition fondamentale pour leur préservation et leur protection.

## References

1. Bédard M., "Résonances à 'L'Homme et la Terre' d'Eric Dardel dans la géographie culturelle québécoise", *Cahiers de Géographie du Québec*, 55, 155, 2011, pp. 279-291.
2. Copeta C. (Ed.), *Eric Dardel. L'Uomo e la Terra. Natura della realtà geografica*, Milan, Unicopli, 1986.
3. Dardel E., *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.
4. Mayer Malanski L., "Eric Dardel. O Homem e a Terra: Natureza da realidade geográfica", *Terr@ Plural*, 9, 1, 2015, pp. 135-142.
5. Pinchemel P., Robic M.C. and Tissier J.L.,

*Deux siècles de géographie française. Choix de textes*, Comité des travaux historiques et scientifiques – CTHS, 13, Paris, 1984.

6. Pinchemel P., Robic M.C. and Tissier J.L., *Deux siècles de géographie française. Une anthologie*, Comité des travaux historiques et scientifiques – CTHS, 13, Paris, 2011.
7. Racine J.B., “Problématiques implicites et problématiques explicites en géographie humaine”, *Geographica Helvetica*, 2-3, 1974, pp. 22-28.
8. Smith M., Davidson J., Cameron L. and Bondi L. (Eds.), *Emotion, Place and Culture*, London-New York, Routledge, 2009.

-----

## L’Homme et la Terre

### Eric Dardel

#### Le paysage

« Les tourbières, les nappes d’eau dormante perdues parmi les roselières, écrit Demangeon évoquant la plaine d’Est-Anglie, les chenaux capricieux bordés de saules, les marais solitaires que visitent en hiver les volées d’oiseaux aquatiques, tout y donne encore l’impression d’une nature abandonnée, un peu triste et mélancolique. » La plaine environne l’homme de silence et de mélancolie. Sol et végétation, ciel d’hiver, le visage local et familier de la Terre avec ses éloignements et ses directions, ce sont tous les éléments géographiques que rassemble le paysage. Lucien Febvre a pu dire : « Toute la géographie est dans l’analyse du paysage. » Le paysage est la géographie comprise comme ce qui est autour de l’homme, comme environnement terrestre.

Tout autre chose qu’une juxtaposition de détails pittoresques, le paysage est un ensemble : une convergence, un moment vécu. Un lien interne, une « impression », unit tous les éléments. Le même paysage d’Est-Anglie va se composer autrement, avec la venue de la belle saison, autour de la présence de l’homme. « En été, poursuit Demangeon, ces solitudes se peuplent de touristes, et des multitudes de voiles blanches circulent parmi ces eaux paisibles. Loin des lacs et des fonds trop humides, toute la Terre se couvre d’herbe : c’est un domaine pastoral d’une grande richesse, où paissent des milliers de bêtes à cornes : prairies vertes, bœufs en pâture, moulins à vents, fossés bordés de saules, bateaux à voiles apparaissent parmi les arbres : on croit retrouver quelque réminiscence des paysages hollandais ». Le paysage s’unifie autour d’une tonalité affective dominante, parfaitement valable quoique réfractaire à toute réduction purement scientifique. Il met en cause la totalité de l’être humain, ses attaches existentielles avec la Terre, ou, si l’on veut, sa géographicit  originelle : la Terre comme lieu, base et moyen de sa réalisation. Présence attachante ou étrange, et pourtant lucide. Limpidité d’un rapport qui affecte la chair et le sang.

Le paysage n'est pas un cercle fermé, mais un déploiement. Il n'est vraiment géographique que par ses prolongements, que par l'arrière-plan réel ou imaginaire que l'espace ouvre au-delà du regard. A l'horizon de la plaine canadienne, on sent, dit André Siegfried, « la présence du Grand Nord » : mêlée à ses perspectives, à sa vie, comme l'Ouest peut l'être au paysage de l'Ohio ou le Sud saharien pour l'Algérie. Le paysage est une échappée vers toute la Terre, une fenêtre sur des possibilités illimitées : un horizon. Non une ligne fixe, mais un mouvement, un élan.

Dans le cadre de sa vision journalistique et de son affairément accoutumé, l'homme exprime sa relation géographique avec le monde dans son aménagement du soi : « bâtisseur de forêts » en Malaisie ou dans les Landes, destructeur de forêts, de sol végétal et de rivières dans le Nord-Est brésilien, il change, ailleurs, en horizon pastoral les eaux du Zuiderzée. La géographie peut ainsi exprimer, inscrire dans le sol et le paysage, la conception même de l'homme, sa manière de se chercher, de se vouloir comme être individuel ou collectif. Dans de belles études, Roger Dion a traduit en langage clair le sens de ces paysages agricoles de la France, si familiers que nous les trouvons « naturels », au point de les attribuer un peu vite au climat ou à la texture du sol. Les campagnes du Nord, avec leurs champs « ouverts », allongés en lanières, leurs villages agglomérés, identiques sur des sols très différents, résultent d'une économie agricole fort ancienne, soumise à des servitudes rurales rigoureuses, celles d'un régime agraire communautaire où l'espace est destiné « au parcours des troupeaux ». Par contre, les régions du Midi avec leurs fermes dispersées, isolées au milieu de leurs enclos, parsemées d'arbres, portent l'empreinte d'une agronomie individualiste où chacun dispose de « la liberté de clore et de planter ». Ainsi la seule lecture attentive du paysage rural révèle ce fait capital de l'histoire économique et sociale que la France, aux abords de la Loire, est le lieu de rencontre d'une civilisation germanique à régime collectiviste et pastoral, et d'une civilisation agricole et individualiste, conforme au droit romain.

Cet exemple prouve que le paysage n'est pas, dans son essence, fait pour être regardé, mais insertion de l'homme dans le monde, lieu d'un combat pour la vie, manifestation de son être avec les autres, base de son être social. Aux pays

de la mort lente, la famine impose sa présence lugubre et obsédante au paysage entier. Tel est le cas de la région brésilienne du « Nord-Est sucrier » où les carences alimentaires causent une mortalité vraiment effrayante, dépassant par endroit 300 0/00 : « La mort domine tout le Nord-Est. Elle est toujours présente. Elle plane sur chaque paysage. Elle fait partie de la vie ». Une vérité du paysage se dégage, non pas comme théorie géographique ou même comme valeur esthétique, mais comme expression fidèle de l'existence, et c'est ainsi que les alignements mégalithiques, le profil d'un château féodal, font partie intégrante de la géographie locale comme témoin d'une présence humaine qui donne son sens à ce qui l'entoure. Le paysage n'est pas seulement « paysage d'histoire », champ de bataille ou ville morte. La Loire délaissée par le trafic fluvial a quelque chose de proche, de familier, mais aussi de solitaire et de triste. Ces quais silencieux parlent de l'homme à l'homme. Le paysage présuppose donc une présence de l'homme, même là où elle prend la forme de l'absence. Il parle d'un monde où l'homme réalisait son existence comme présence circonspecte et affairée. La Sologne nous dit encore, malgré ses transformations récentes, « ce qu'était l'existence humaine dans ces maisons en argile et en bois, sans fenêtres, recouvertes de toits de roseaux, qui subsistent encore dans quelques parties écartées... » (Vidal de La Blache). Le passé dévoilé dans le paysage atteste que la surface et le volume de l'espace terrestre s'ouvrent sur une autre dimension qui est temporelle. « Un grand arbre, notait déjà Bernardin de Saint-Pierre, dont le tronc est cavernieux et couvert de mousse, nous donne le sentiment de l'infini du temps. » Une vallée encaissée où se manifeste le travail prolongé des eaux, entraîne l'esprit dans les profondeurs de la durée, d'un temps saisi comme facteur secret de la Terre.

C'est surtout là où l'espace géographique obéit au rythme, accordé à notre propre rythme, que nous prenons conscience de la temporalité : agitation de la forêt, ondulations des blés au souffle du vent, vagues et marées. Mais il n'est pas besoin que le mouvement soit rapide :

Les feuilles, une à une, en larges taches tombent.

Sur le miroir noirci des sources nonchalantes.

L'insensible déplacement du glacier et même l'immobilité du lac temporalisent le monde. « L'eau, a dit Claudel, est le regard de la Terre, son appareil à regarder le temps ». Il y a, dans le paysage, un visage, un regard, une écoute, comme une attente ou une souvenance. Toute spatialisation géographique, parce qu'elle est concrète et qu'elle actualise l'homme lui-même, en son existence, parce qu'en elle, l'homme se dépasse et s'échappe, comporte aussi une temporalisation, un historial, un événement.